

Bulletin d'histoire politique

François Ricard, La génération lyrique, Québec, Boréal, 1992, 282 p.

Luc Desrochers

B
H
P

Volume 1, numéro 2-3, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063210ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063210ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, L. (1993). Compte rendu de [François Ricard, La génération lyrique, Québec, Boréal, 1992, 282 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 1(2-3), 78–81. <https://doi.org/10.7202/1063210ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

boom) que des miettes. C'est pourquoi François Ricard explique le destin de cette génération en évoquant son caractère lyrique qui traduit la facilité avec laquelle elle est entrée dans la vie et a cheminé dans la société.

Ce concept de génération lyrique, central à l'ouvrage, devient d'ailleurs le prétexte à une analyse des transformations qu'a connues le Québec depuis la Révolution tranquille jusqu'à son arrivée dans l'ère post-industrielle ou post-moderne (société de consommation). C'est à croire que l'existence de la génération lyrique serait à elle seule responsable des changements qui, soit dit en passant, ne concernent pas uniquement le Québec mais d'autres pays industriels où le boom des naissances n'a pas été significatif et où il n'y aurait donc pas de génération lyrique.

Le portrait des sociétés post-industrielles que nous livre François Ricard n'en demeure pas moins réaliste, peut-être trop même. Il nous laisse sur des constats qui s'apparentent à ceux que font les premiers baby-boomers, arrivant au mitant de la vie et qui savourent ou regrettent ce qui a été accompli. Sauf que, tout comme eux, il n'offre pas de solution à ceux qui suivent et qui n'ont que faire du portrait lorsqu'il ne sert qu'à conforter une situation sociale qui, globalement, les défavorise.

Sylvie Goupil

Chargée de cours en science politique
UQAM

François Ricard, **La génération lyrique**, Québec, Boréal, 1992, 282 p.

Dans **La génération lyrique**, même s'il aimerait nous faire "comprendre à travers quelles expériences, grâce à quelles découvertes, à la faveur de quelles circonstances ..." (p. 9) les baby-boomers ont acquis leur mentalité propre, François Ricard n'entend pas faire oeuvre de chroniqueur ni mener une étude historique. Il nous convie plutôt à une expérience littéraire: "La véritable intention de l'ouvrage (...) est moins de raconter une histoire que de représenter un esprit, une mentalité", précise-t-il.

Tout ici est affaire de littérature (p. 10). Ainsi, le lyrisme dont les premiers-nés des baby-boomers seraient porteurs, et qui est au coeur de la "thèse ricardienne", est défini comme "une sorte de concept flottant, instable, de type poétique si l'on veut, dont le contenu 'opératoire' importe moins (...) que les connotations, les suggestions, les 'valences' de pensée et d'émotion dont il est chargé" (p. 8). Une notion très maléable donc, insaisissable peut-être, dont il sera toujours difficile d'établir les contours et le contenu exact. Je laisse à d'autres le soin d'en établir ou d'en infirmer la concordance avec la réalité historique et, au besoin, de rétablir les faits (dont certains me semblent de prime abord assez

malmenés). Car, faut-il le préciser, adopter le mode de l'essai ne dispense pas d'une confrontation serrée des faits et de l'interprétation.

Mes remarques, quant à elles, concernent plutôt cette évaluation globale des motivations profondes et de la contribution de la génération lyrique (si contribution il y a) qui nous est proposée tout au long de l'ouvrage. Car l'originalité de celui-ci ne réside pas tant dans l'objet étudié et ses manifestations historiques que dans l'explication, la vision qu'en donne l'auteur.

François Ricard nous présente une génération qui occupe de fait, qui revendique et à qui on octroie d'emblée une place centrale dans la société des années 50 et surtout 60. Il nous dépeint une génération, celle des baby-boomers et de leur "avant-garde", née durant la guerre et l'immédiat après-guerre, à qui tout a été servi sur un plateau d'argent: enfance heureuse, attention et amour parentaux inégalés, aisance matérielle, scolarité de niveau et de qualité sans précédent, liberté d'expression sans limite, etc. Il dresse le portrait des enfants choyés par une époque et une société à la conscience coupable (à cause de la guerre) pressées de compenser leurs privations passées (celles de la Crise des années 1930) par une consommation effrénée, elle-même rendue possible par la prospérité économique généralisée de l'après-guerre, sublimant enfin leurs échecs dans le potentiel novateur de ces jeunes exceptionnels à qui tout espoir est permis, à qui rien ne saurait résister parce que porteurs naturels d'une rénovation sociale en profondeur et disposant de tous les moyens de la réaliser. Une génération à qui l'on n'a aucune valeur sûre à transmettre, aucune tradition à léguer.

Destin magnifique que celui de ces jeunes puisqu'il "n'y survient pour ainsi dire aucun malheur, que tout s'y déroule sous le signe de la beauté, de l'harmonie, de la joie ..." (p. 8) et que les adultes, plutôt que de fournir les cadres indispensables d'un apprentissage et d'une maturation, s'en remettent entièrement à leur progéniture bien-aimée pour l'agencement du monde à venir.

Le portrait a quelque chose d'idyllique, laisse une impression de perfection et de facilité qui cadre assez mal avec ce que l'on a retenu des années 60: années de turbulences politiques, de conflits sociaux ouverts, de tensions linguistiques et de nationalismes exacerbés, d'effervescence syndicale, d'explosion artistique, etc. François Ricard surprend encore plus lorsqu'il affirme que la jeune génération a fait du radicalisme sa devise, a embrassé la révolution, a refusé bruyamment le mode de vie de ses parents sans but précis et sans motif valable, qu'elle s'est agitée par caprice, par spontanéité juvénile, pour le simple plaisir de s'agiter en quelque sorte (p. 141). "L'insoumission, en un mot, n'était pas d'abord une

revendication de liberté, mais bien le signe de cette liberté même." (p. 147).

Les masses font l'histoire... sans se fatiguer!

Selon Ricard, le rôle principal de la génération lyrique fut, au pire, de fournir les figurants d'une fête globale, à l'échelle de toute la société, trouvant sa justification en elle-même, ou, au mieux, de constituer le corps de fantassins dont les généraux "réformateurs" plus âgés attendaient désespérément l'arrivée; "la jeunesse des années soixante (...) n'a pas eu à agir. D'autres l'on fait à sa place et en son nom. Il lui a suffi d'être là, tout simplement, et de déferler" (p. 103), armée de son énorme poids démographique et de ses utopies adolescentes. Qu'elle ait contesté, soit. Mais qu'elle ait réalisé quoi que ce soit, sûrement pas, puisqu'elle n'avait aucune raison de contester, qu'elle ne s'était fixé aucun but et n'avait aucune préoccupation débordant ses propres intérêts, son narcissisme foncier, une tare congénitale chez elle (p. 149-151).

La Révolution tranquille, par exemple, n'aurait pas eu lieu sans elle (p. 59), reconnaît Ricard, mais elle est l'oeuvre, d'abord et avant tout, de ses aînés, ces enfants de la Crise des années 30 (p. 96) et, parmi eux, des "réformateurs frustrés" des deux décennies suivantes. "Par leur seule présence, par la seule pression de leur nombre et de l'esprit nouveau qui les porte, les jeunes perturbent mortellement le vieil équilibre social et rendent impossible le maintien du régime" d'avant 1960 (p. 97-98). Mais ils n'agissent pas, ils brassent de l'air, pour ainsi dire, et ils mettent de la couleur aux événements et aux réformes entreprises et contrôlées par d'autres. S'il y a effectivement alliance et reconnaissance réciproque des réformateurs et des jeunes, elles ne sont que tactiques, dictées de part et d'autre par des considérations intéressées et par la naïveté des plus jeunes. Car la conscience de ces derniers, selon Ricard toujours, "prend la forme d'une vaste innocence caractérisée par un amour éperdu de soi-même, une confiance catégorique en ses propres désirs et ses propres actions, et le sentiment d'un pouvoir illimité sur le monde et sur les conditions de l'existence" (p. 8). Si les gesticulations sans objet et l'inflation discursive et idéologique de la génération lyrique ont abouti à quelque victoire, notamment grâce au rejet de tout héritage historique, c'est à son profit exclusif (p. 217-218), non, comme elle le croyait et le croit encore, au profit de la société tout entière.

La lecture de *La génération lyrique* porte à croire que ce qui a manqué aux premiers-nés des baby-boomers et à leurs suivants, c'est un altruisme absolu, un renoncement à soi-même et à ses intérêts lointains ou immédiats au profit d'un abandon et d'une osmose totale avec les impératifs et les responsabilités bien plus élevés (c'est-à-dire empreints d'une nécessité et d'une rationalité

supposées incontestables) de la Cité, de l'État en tant qu'incarnation de la mentalité, de la sensibilité et de l'intérêt collectifs bien compris. On en vient à penser que le seul moyen de conférer quelque valeur réelle et durable à leur action et à leur discours aurait été pour les baby-boomers de faire abstraction d'eux-mêmes, de ce qu'ils ne voulaient pas être et surtout de ce qu'ils étaient, malgré la "lourdeur générationnelle" qui pesait sur eux. Les saints, parmi les individus, existent à très peu d'exemplaires sur cette planète. Et Ricard souhaiterait, en sous-entendu, que toute une génération puisse en bloc satisfaire pleinement aux critères de la sainteté et de la sagesse!?

L'invention d'un monde nouveau

D'autres auteurs ont vu bien autre chose dans les agissements ou les rejets de la génération des années 1960. Théodore Roszak est de ceux-là. Il écrit, en 1968, à propos de la situation américaine:

Pour le meilleur ou pour le pire, la plus grande partie de ce qui se passe aujourd'hui de neuf, de stimulant et d'attrayant en matière de politique, d'enseignement, d'art, de rapports sociaux ou humains (amour, famille, communauté) est le fait soit de jeunes profondément, voire fanatiquement aliénés de la génération de leurs parents, soit de ceux qui s'adressent avant tout à la jeunesse. (T. Roszak, *Vers une contre-culture*, Stock + Plus, 1980, p. 14.)

Comment peut-on arriver à des points de vue si contrastés? Parti pris d'auteur? Manque de recul historique? Roszak aussi, pourtant, souligne l'importance du facteur numérique dans le soulèvement de la jeunesse de cette période, le caractère naïf et adolescent de sa révolte, le privilège qui est le sien d'être née et d'avoir grandi dans une société économiquement prospère dans laquelle une large place lui est réservée d'emblée, la conscience très vive chez les jeunes de constituer un groupe à part et leur rejet catégorique d'une société adulte figée dans ses vieilles structures, ses vieilles mentalités, ses inconsciences et sa routine abrutissante. Les deux auteurs s'accordent tout autant sur la nécessité de bien comprendre le cheminement intellectuel et culturel de cette nouvelle catégorie sociale. Les deux affirment le rôle primordial joué par une partie restreinte mais influente, sinon puissante, de la génération adulte. Qu'est-ce donc alors qui distingue à ce point leur perception du phénomène? Car là où Roszak voit une réaction saine et un apport social positif, Ricard perçoit invariablement le contraire. Le tout me semble relever de l'interprétation, et celle d'un Roszak est aux antipodes de celle d'un Ricard. Retournons à Roszak:

... ces jeunes bohèmes sont les candidats-pionniers du monde que fait miroiter le rejet intellectuel de la Grande Société. Ils cherchent à doter d'une base culturelle la politique de la Nouvelle Gauche, à découvrir de nouvelles formes de communauté, de nouveaux schémas familiaux, de nouveaux plaisirs sexuels, de nouvelles formes esthétiques, de nouvelles valeurs personnelles, loin de la politique du pouvoir, du foyer bourgeois et de la société de consommation. (T. Roszak, *Vers une contre-culture*, Stock + Plus, 1980 (c. 1968), p. 86.)

Il est donc question d'une démarche constructive, avec ses égarements et ses exagérations, mais positive quant au fond.

La mort des illusions et des idéaux

Ce que nous propose François Ricard, au contraire, c'est une vision désespérante de l'engagement, de la poursuite d'un idéal, de la jeunesse et de la vie; c'est la futilité ou l'hypocrisie, l'inutilité en tout cas, de tout effort et de toute volonté de réformer la société sans passer par les voies généralement admises, a fortiori d'en révolutionner les bases et les règles de fonctionnement, sans parler des finalités, par des moyens inédits.

Avec François Ricard, nous sommes bien loin de cette quête sincère et prometteuse d'une nouvelle culture décrite par Roszak; bien loin de la poursuite d'idéaux valables et des tentatives légitimes d'en transcrire au moins une partie dans la réalité. Sous sa plume et dans son optique, la critique de l'autorité, du savoir constitué n'est que rébellion d'adolescent camouflée sous une rhétorique démocratique et égalitaire (p. 135-136); l'activisme et le militantisme, c'est-à-dire l'effort conséquent vers un changement social réel, une pulsion anarchiste complètement étrangère à l'action politique vraie (faite "d'action modérée et partielle", réaliste (p. 140)); la foi en la capacité d'influer sur le monde n'est que naïveté; l'effort de conviction, un innocent missionnariat; etc.

En cela, Ricard nous apparaît bien de son temps, peut-être plus même que Roszak a pu l'être du sien. Paradoxalement, on trouve dans *La génération lyrique* la meilleure preuve de l'existence d'un certain lyrisme chez les baby-boomers. Car il semble bien avoir existé quelque chose de ce genre, c'est-à-dire une recherche joyeuse, enthousiaste et sincère d'une société neuve. Qu'y aurait-il là de condamnable ou de regrettable? Non seulement ce fut la condition d'une marche allègre vers un mieux-être, mais aussi l'occasion exceptionnelle d'une "responsabilisation", d'une affirmation personnelle et collective sans pareil dans l'histoire du Québec. Un tel courant, malgré ses extravagances, vaut cent fois mieux que la poursuite raisonnable, et angoissée, d'une place incertaine

dans le circuit étroit de la production-consommation. La jeunesse actuelle saurait sans doute nous en dire long là-dessus.

D'une certaine façon, Ricard a conservé le lyrisme de sa génération et laissé tomber l'inspiration; le goût et la pratique de l'envolée est là, plus que jamais, mais une envolée sans altitude, un lyrisme de la mesure en toutes choses et toutes circonstances, pourrions-nous dire, si ces termes n'étaient pas antinomiques. Du lyrisme militant, socialement prégnant des années 1960-1970, on est passé au lyrisme du désabusement, au discours démystificateur mais stérile, en ce sens qu'on n'y trouve aucune indication, aucune proposition, même diffuses, pour l'action ou pour une démarche spirituelle. L'auteur se serait-il laissé emporter par les lois du genre? Se pourrait-il qu'il n'y ait là que ... littérature?

François Ricard fait grand cas du "sens *immédiat* des choses et des événements, qui est le sens donné à leur univers par ceux-là mêmes qui y ont vécu" (p. 37). Dans ou en dehors de son propre témoignage, on perçoit assez difficilement celui des membres de sa génération. Si on devait classer ses propos dans un quelconque courant idéologique, le plus adéquat serait celui des idéologies de la culture dont "le propre (...) est d'échapper et même de se refuser à toute forme de "vérification" que ce soit." (p. 204-205).

Fête lyrique ou danse macabre

Est-ce à dire que *La génération lyrique* n'a aucune pertinence? Au contraire. Comme symptôme du désenchantement général de notre société, il constitue un avertissement clair du danger qui nous guette. Lorsqu'il pointe du doigt ces baby-boomers bien assis sur leur réussite professionnelle, jouissant de leur statut syndical, de leur permanence d'emploi, de leurs avantages sociaux bien supérieurs à la masse des salariés; lorsqu'il leur reproche de se soucier trop peu des acquis sociaux de la Révolution tranquille et des années suivantes; lorsqu'il souligne leur adaptation, sinon leur adhésion à la logique technocratique, à la pensée libérale, ou leur utilisation acritique des lois du marché; lorsqu'il souligne à gros traits cette réalité, il rend un service insigne à la société actuelle et pourrait (on l'espère) provoquer un sursaut de conscience sociale parmi les intéressés.

Mais il ne faut pas s'arrêter en si bonne voie et surtout ne pas limiter la critique aux seuls baby-boomers. Il y a d'autres forces sociales à l'oeuvre, particulièrement depuis 1960, et elles sont liées bien plus intimement à notre type de société que les baby-boomers, fils et filles de l'après-guerre, peuvent l'être en tant que tels. Une école de pensée, à une époque pas si lointaine, prétendait que la Révolution tranquille et le nationalisme québécois avaient pour véritable fonction et objectif la création d'une bour-

geoisie francophone dominante. C'est maintenant chose faite, indubitablement, grâce à la modernisation de l'État. À considérer ses succès, les ressources et l'appareil complexe qu'il a fallu mettre en oeuvre pour les obtenir, on se surprend à peine du fait que les "lyriques" de l'époque aient progressivement adopté le credo technocratique. Le contexte tout entier tendait vers cette échéance.

Cela dit, nos super-entrepreneurs se préoccupent autrement plus que les baby-boomers (professionnels, fonctionnaires et technocrates) des rétrocesses éventuelles de la compétitivité technologique, de l'extension des marchés et de la disponibilité du capital (p. 184-185). Ils s'activent sûrement plus énergiquement à prêcher l'entrepreneurship qu'une génération qu'on n'a cessé de nous présenter sans sens de l'initiative ni sens pratique. La pyramide sociale ne s'arrête pas aux baby-boomers et à la classe moyenne...

Autre point: on sous-estime, dans *La génération lyrique*, le rôle fondamental, dans tout changement social d'envergure, des intellectuels (au sens large du terme), c'est-à-dire de tous ceux qui, consciemment, délibérément et systématiquement s'organisent dans le but de faire coïncider leurs idéaux (leurs intérêts bien sûr) et la réalité. Ils ne sont pas une génération ni une classe; ils parlent et agissent en leur nom, en sont la voix ou la source d'inspiration, ils peuvent en être les leaders (au sens traditionnel), et ce sont eux, en dernier ressort, qui fixent les règles, qui marquent les limites, qui cristallisent la mentalité, les espoirs des humains d'un temps et d'un lieu donnés.

En l'occurrence, cette catégorie désignerait très bien les "réformateurs frustrés" dont parle Ricard. Et si l'on accepte que la Révolution tranquille a été leur révolution, c'est-à-dire la concrétisation d'idées, de projets et de critiques remontant aussi loin qu'aux années 30, leur révolution s'est bel et bien arrêtée avec la rencontre des réformateurs au pouvoir et l'entrée dans l'âge adulte des baby-boomers. Les premiers étant en voie de quitter définitivement la scène, les seconds achèveront-ils le travail? Le renouvellement du monde, sous une forme ou une autre, redeviendra-t-il une raison d'être et d'agir? Tout récemment, on nous promettait une nouvelle Révolution tranquille. Saura-t-elle enrayer la spirale descendante dans laquelle nous sommes engagés, spirituellement, économiquement et culturellement?

L'ironie mérite d'être soulignée: la sortie de scène des enfants de la Crise survient au moment où la dépression est à l'oeuvre, où l'on propose d'y remédier par ... des travaux publics (!) et par un investissement total dans l'efficacité productive et la compétitivité. Retour à la case départ?

Les étudiants des années 60-70 refusaient l'utilitarisme de l'enseignement, son orientation en

fonction des besoins de l'entreprise privée et de la société de consommation. Ceux d'aujourd'hui semblent les accepter plus volontiers. Mais en se contentant de leur servir encore et toujours la sempiternelle rengaine de la spécialisation professionnelle maximum, en leur présentant la voie royale du succès sous les traits de la compétitivité, du rendement et de l'entrepreneurship tout en extirpant chez eux toute forme d'illusion et d'idéal, en dénigrant ou en décourageant toute forme d'engagement hors des cadres économiques, on se prépare sans doute (pour bientôt?) une autre fête lyrique; à moins que, compte tenu des difficultés actuelles, ce ne soit ... une danse macabre!

Luc Desrochers
Historien et chercheur

Jean-Marie Nadeau, *Que le tintamarre commence!*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1992, 174 p.

Jean-Marie Nadeau a toujours été un ardent défenseur de la cause acadienne. Son militantisme a pris plusieurs formes: il fut secrétaire provincial du Parti acadien, rédacteur en chef et directeur de la revue *L'Acayen*, éditorialiste et directeur de l'information à *l'Acadie Nouvelle* et secrétaire général de la Société nationale de l'Acadie. *Que le tintamarre commence!* illustre de façon non équivoque que cet Acadien n'a pas fini de militer pour son peuple!

L'auteur a choisi de parler au peuple acadien sous la forme d'une longue lettre parce que ce genre littéraire permet une communication «plus intime, plus vraie, plus directe et plus affectueuse». Et, tout au long de cet essai, nous pouvons apprécier ces qualités. L'auteur mentionne à maintes reprises qu'il voue un grand amour au peuple acadien et il raconte plusieurs moments de sa vie (même un événement qu'il considère comme un échec, son congédiement par la direction du quotidien *L'Acadie Nouvelle*). Il livre également quelques-uns de ses états d'âme, nous parle de lui-même avec une grande franchise: «Avant de commencer à vous écrire, j'ai senti le besoin de partir, de prendre du recul. À plusieurs qui me demandaient pourquoi huit mois au Mexique, au Guatemala et en Louisiane, je répondais que je m'éloignais avant de haïr trop de choses et trop de monde. J'ai toujours été allergique à la haine et à la rancœur.» Il converse avec les Acadiens en analysant la réalité acadienne sous tous ses aspects (régionalismes, relations avec le gouvernement fédéral, culture, économie, éducation), en avançant différentes solutions pour qu'ils s'affirment comme peuple, pour terminer en définissant un projet politique acadien.

Que le tintamarre commence! est un cri de ralliement lancé aux Acadiens de partout dans le monde (ils seraient trois millions), et plus particulièrement aux 250 000 Acadiens du Nouveau-Brunswick, pour les sortir de leur «torpeur» et de leur «orgueil» afin